

téger sa retraite; mais il tomba au milieu de plusieurs corps ennemis et fut obligé de capituler. C'était un des bons généraux et l'un des plus anciens de l'armée. Néanmoins, Napoléon le traita fort durement, le suspendit et ordonna une enquête sur sa conduite. Pénétéré de douleur, le malheureux général tomba malade en se rendant en France et vint expirer à Berlin. Barbier lui attribue les *Mémoires posthumes de Custine, rédigés par un de ses aides de camp* (Hambourg et Francfort).

BARAGUEY-D'HILLIERS (Achille, comte), maréchal de France, fils du précédent, né à Paris en 1795. Il fut soldat dès l'enfance, eut le poignet gauche emporté par un boulet, à la bataille de Leipzig, se rallia d'enthousiasme aux Bourbons restaurés, entra dans la garde royale, fit partie de l'expédition d'Alger, en 1830, et gagna les épaulettes de colonel. Nommé par le gouvernement de Louis-Philippe commandant en second de l'école de Saint-Cyr (1832), il y réprima un mouvement républicain, commanda de 1836 à 1840 l'école polytechnique, fut ensuite envoyé en Algérie, où il eut le duc d'Almale sous ses ordres. Lieutenant général en 1843 et chargé du commandement de Constantine, il fut mis en disponibilité l'année suivante, à la suite de quelques revers. Les Arabes l'avaient surnommé le *Père du bras*, par allusion à son honorable mutilation. Lors de la révolution de Février, il était depuis peu de temps inspecteur général d'infanterie; le gouvernement provisoire lui confia le commandement militaire de Besançon, et il fut élu par le Doubs représentant à la Constituante, puis à la Législative, où il vota avec la droite sur toutes les questions importantes. Toutefois, il s'en sépara pour se rapprocher de l'Élysée, remplaça le général d'Hautpoul à Rome, puis le général Changarnier dans le commandement de l'armée de Paris, poste qu'il conserva six mois. Il appuya le coup d'État du 2 décembre. Lors de la guerre contre la Russie, il reçut le commandement du corps expéditionnaire de la Baltique, et s'empara de la forteresse de Bomarsund. Ce succès brillant lui valut le bâton de maréchal et un siège au Sénat, dont il devint l'un des vice-présidents. Depuis, il a pris une part active et brillante à la campagne d'Italie (1859), où il a gagné la bataille de Marignan.

BARAHONA Y SOTO (Louis DE), poète espagnol, né à Lucène (Andalousie), florissait à la fin du XVI^e siècle. Il avait donné une traduction d'Ovide, aujourd'hui perdue, une continuation du *Roland* de l'Arioste, dont la première partie est intitulée *Larmes d'Angélique*; des satires et éloges; des épitres, etc. Cervantes fait le plus grand éloge de ce poète, et, dans son *Don Quichotte*, quand le curé jette tous les livres du chevalier par la fenêtre, non-seulement il fait grâce aux *Larmes d'Angélique*, mais il en parle avec le plus vif enthousiasme.

BARAILLE s. f. (ba-ra-ille; II. mll.). Pop. Querelle, dispute : *Chercher BARAILLE*.

BARAILLON ou **BARAILLON** (Jean-François), médecin et conventionnel, né en 1743, mort à Chambon en 1816. Comme médecin, il se fit connaître par des mémoires et des dissertations qui lui valurent cinq médailles de l'Académie de Montpellier. Comme homme politique, il se montra partisan zélé de toutes les réformes, mais ennemi des moyens extrêmes. Les questions relatives à l'enseignement public lui fournirent l'occasion de prononcer plusieurs discours, où il développa des idées neuves, dont quelques-unes sont peut-être pleines de vérité. Il fit partie du conseil des Anciens, et, après le 18 brumaire, il siégea au corps législatif, dont il fut élu président en 1801. Rendu à la vie privée en 1806, il retourna à Chambon, où il reprit l'exercice de la médecine, tout en se livrant à des études archéologiques qui le mirent à même de publier un ouvrage important, sous le titre de *Recherches sur les peuples cambiovinciens*.

BARAITCH ou **BERAYTCH**, ville de l'Indoustan, dans l'ancien royaume d'Aouda ou Oude, à 100 kil. N.-O. d'Oude, et 80 kil. N.-E. de Lucknow. Grande ville, ch.-l. d'un district arrosé par le Cograh et le Rapti, et annexé aux possessions anglaises en 1856.

BARAKIBA, célèbre docteur juif, nommé aussi *Akiba-ben-Joseph*, et, par abréviation, *Akiba* tout court, qui vivait à la fin du I^{er} et au commencement du II^e siècle de notre ère. Il était le disciple et le successeur du rabbin connu sous le nom de *Gamatiel*, et comptait au nombre des plus fameux docteurs de la Mischnah. Il joua un rôle actif dans la grande insurrection juive à la tête de laquelle se trouvait le *Fils de l'Étoile*, Barcochebas. Les Romains, après la prise de Béthar, mirent un grand nombre de Juifs à mort, et Barakiba fut condamné à être écorché vif. Il fut enterré à Tibériade, où son tombeau attira plus tard, de tous les points de la Judée, une affluence considérable de pieux visiteurs. On lui attribue la composition du célèbre livre *Sepher Jesirah*, qui contient les principes fondamentaux de la doctrine cabalistique. Cet ouvrage a été publié, avec une traduction latine, à Amsterdam (1642-1644), et Frédéric de Meyer en a donné, à Francfort, une version allemande (1832).

BARAL s. m. (ba-bal). Petit baril, en Provence et dans le Languedoc. Mesure de capacité, autrefois usitée dans les mêmes pays.

BARALIPTON (ba-ra-li-pton). Log. Terme barbare et purement mnémotechnique, forgé et usité dans les écoles du moyen âge pour désigner un syllogisme dont les prémisses étaient générales et affirmatives, et la conclusion particulière et affirmative. Voici au moyen de quel système ingénieux un seul mot en disait si long : A figurait une proposition générale et affirmative; E, une proposition générale et négative; I, une proposition particulière et affirmative; O, une proposition particulière et négative. De là les deux vers techniques :

*Asserit A, negat E, verum generaliter ambo;
Asserit I, negat O, sed particulariter ambo.*

Ainsi, le syllogisme, en baralipton, pouvait être indiqué par A A I. Mais, pour aider la mémoire, on imagina de forger, avec ces voyelles, des mots qui eussent au moins l'air de signifier quelque chose, tels que *barbara, celarent, baralipton*, etc. Puis, pour qu'on les retint mieux encore, on en fit quatre vers :

*BarbAra, cElArEnt, DARtI, fErIO, bArAlIptOn.
CArEntEs, dAbItIs, fApEsMo, fErIsIoMoruM,
CEsArE, cAmEsTrEs, fEsInO, bArOcO, dArApI.
fElApIOn, dIsAmIs, dAlIsI, bOcArDO, fErIsOn.*

En tout, dix-neuf syllogismes concluants sur les soixante-quatre combinaisons possibles avec les quatre voyelles A, E, I, O. — On voit, d'ailleurs, que les syllabes *pton* et *marum* sont là pour la mesure.

— *Argumenter en baralipton*. Tirer une proposition particulière affirmative de deux prémisses générales affirmatives : *Dix heures par jour, il dispute en BARALIPTON*. (H. Taine.)

Voici un exemple d'argument en baralipton :

BA Tout mal doit être craint;
RA Toute passion violente est un mal;
LI Donc, ce qu'il faut craindre, c'est une passion violente.

— *Encycl.* Il est difficile d'assigner une date à l'invention de ce jargon scolastique, ou d'en découvrir l'inventeur. Les savants du moyen âge étaient modestes, et étudiaient *ad majorem Dei gloriam*. Mais l'emploi de ce système dans les écoles doit remonter à l'époque où la logique d'Aristote pénétra en France. C'est une inspiration de ce grand génie de l'analyse; elle domina tout le moyen âge, et nous la voyons encore en honneur au XVII^e siècle, dans la *Logique de Port-Royal*. Mais alors on commence à s'en moquer. Le grand Arnauld s'en plaint dans sa préface : « On n'a pas cru devoir s'arrêter au dégoût de quelques personnes... qui font des railleries assez froides sur *baroco* et *baralipton*... » Plus tard, Molière, le grand moqueur, se raille en passant de ce langage grotesque : « — LE DOCTEUR PANCRACE : Je vous prouverai en toute rencontre, et par arguments en *barbara*, que vous n'êtes qu'une péclore... »

Aujourd'hui, ces termes cabalistiques ne sont plus guère l'objet que d'une curiosité archéologique, et le système tout entier est taxé de *baroque*, du mot *baroco*, qu'il nous a fourni lui-même. Mais ce n'est point le seul bénéfice qu'en ait retiré la langue française. On reconnaît généralement qu'il y avait là une analyse subtile et profonde de l'opération de l'entendement, une rude et forte discipline de la raison, et que le génie français doit bien quelque chose de sa netteté, de sa force, de sa souplesse, à ce système, qui ne mérite guère moins que Socrate le titre d'*accoucheur des esprits*.

BARALLO ? s. m. (ba-ra-lo). Hist. relig. Membre d'une petite secte chrétienne qui prit naissance à Bologne, et qui admettait la communauté des biens et des femmes. On dit aussi *BARALOTTE*.

BARALOU s. m. (ba-ra-lou). Bot. Nom vulgaire du balisier. On l'appelle aussi *BAROULOU*.

BARALT (Rafael-Maria), publiciste hispano-américain, né, au commencement du siècle, à Maracaibo (Venezuela), a composé et fait imprimer en France, avec le concours de M. Ramon Diaz, un *Précis de l'histoire de Venezuela*, depuis le XVI^e siècle jusqu'à l'année 1837 (*Resumen de la historia de Venezuela*, Paris, 1841, 3 vol.). Cet ouvrage offre, dit-on, beaucoup d'intérêt; mais, à l'exception de quelques exemplaires, l'édition entière a été transportée en Amérique. Depuis, ce publiciste s'est fixé à Madrid, où il a été attaché à la rédaction du journal démocratique et *Clamor publico*.

BARAM s. m. (ba-ramm — nom de localité). Minér. Usité dans la location *pierre de Baram*, Pierre ollaire dont les Égyptiens se servent pour faire certaines poteries économiques, et même des marmites propres à cuire les aliments.

BARAMARECA s. m. (ba-ra-ma-re-ka). Bot. Sorte de plante qui croît au Malabar.

BARANDAGE s. m. (ba-ran-da-je — rad. *barander*). Pêche prohibée, faite au moyen d'un filet qui traverse complètement ou barre une rivière.

— *Encycl.* La pêche au *barandage* se fait comme il suit : Après avoir tendu un large filet en travers d'une rivière, on bat l'eau pour effrayer le poisson et le pousser du côté où est l'engin. Ce résultat obtenu, on replie le filet en demi-cercle sur un des bords, et l'on

prend, à l'épervier ou de toute autre manière, le butin qui s'y trouve emprisonné. La pêche au *barandage* étant des plus destructives est prohibée par la loi.

BARANDER v. n. ou tr. (ba-ran-dé — rad. *barrer*). Pêch. Faire la pêche prohibée dite *barandage*.

BARANGE s. f. (ba-ran-je — de *barrer*). Techn. Mur établi dans le fourneau d'une saline.

BARANOFF (Nicolas DE), peintre russe contemporain, sourd et muet, né dans l'Esthonie en 1810, montra de bonne heure des dispositions naturelles et une passion ardente pour la peinture. En 1829, il fut envoyé, comme pensionnaire du czar, à l'Académie des beaux-arts de Berlin, où il se forma sous la direction de Wach. Il peignit, pour la czarine, divers tableaux qui furent très-goutés à Saint-Petersbourg, entre autres un *Héraut d'armes*, un *Chasseur auquel une jeune fille offre à boire*, et un autre *Chasseur écoutant le chant de deux jeunes filles*.

BARANOV (Alexandre-Andrevitch), gouverneur des possessions russes en Amérique, mort en 1819. Livré de bonne heure au commerce, il passa une partie de sa vie au milieu des aventures de la mer et dans les luttes de la colonisation, passa en Amérique dès 1790, augmenta les possessions russes au nord-ouest de cette partie du monde, fonda des factoreries, des colonies, et établit des rapports commerciaux avec les États-Unis, la Californie, Canton, Manille, etc. Il fut anobli par le gouvernement russe.

BARANOVITH (Lazare), théologien et poète russe, mort en 1693. Il était archevêque de Tchernigov, et il défendit énergiquement l'Eglise gréco-russe contre les attaques des jésuites polonais. On a aussi de lui un poème sur les *Vicissitudes de la vie humaine* (1678) et quelques autres écrits.

BARANOW, bourg de l'empire d'Autriche, dans la Galicie, sur la Vistule, à 62 kil. N.-E. de Tarnow; 1,000 hab. Vieux château construit par Étienne Bathory; défaite des Polonais, en 1656, par Charles-Gustave, roi de Suède. Nom de deux autres villages polonais, situés, l'un sur la Wieprz, 1,350 hab., dans le district de Lublin; l'autre, dans le district de Mazovie.

BARANOWSKI ou **BARANOVIVS** (Albert), théologien polonais, mort en 1615, fut successivement évêque de Przemisl et de Wladislas et archevêque de Gnesen. Il a laissé plusieurs ouvrages de théologie et de discipline ecclésiastique, la plupart relatifs aux diocèses qu'il a administrés.

BARANTE (Claude-Ignace BRUGIÈRE DE), littérateur, né à Riom (Auvergne) en 1670, mort en 1745. Il étudia le droit à Paris, où il vécut dans la société de Le Sage, Furetière et autres écrivains, et retourna ensuite dans sa ville natale, où il conquit une place brillante au barreau. Il a donné quelques comédies pour la scène italienne, une traduction d'*Apulée*, un *Recueil des plus belles épiques des poètes français*, depuis Marot (1698), ainsi que divers autres écrits.

BARANTE (Claude-Ignace BRUGIÈRE baron DE), littérateur et magistrat, petit-fils du précédent, né à Riom en 1755, mort en 1814. Il remplit, dans sa province, quelques fonctions de magistrature, fut nommé, en 1800, préfet de Carcassonne, puis de Genève, et remplacé, dans ce dernier poste, en 1810, sans doute parce qu'il n'avait pas assez de ce zèle sans bornes qu'exigeait Napoléon. Il a donné : *Introduction à l'étude des langues* (1791); *Éléments de géographie* (1796), plusieurs fois réimprimés; *Essai sur le département de l'Aude* (1802); *Examen du principe fondamental des Maximes*, en tête d'une édition des *Maximes* de La Rochefoucauld; des articles dans la *Biographie Michaud*; des morceaux dans divers recueils, etc.

BARANTE (Amable-Guillaume Prosper BRUGIÈRE, baron DE), historien, publiciste et homme d'État, fils du précédent, né à Riom en 1782, mort en 1866. Il fut auditeur au conseil d'État (1806), chargé de missions diplomatiques, préfet de la Vendée, puis de Nantes, conseiller d'État au retour des Bourbons, qu'il accueillit avec enthousiasme, député, directeur des contributions indirectes, commissaire du roi à la chambre des députés, enfin, pair de France et ambassadeur. Comme homme politique, il figura avec quelque éclat, sous la restauration, dans les rangs de la minorité royaliste qui acceptait quelques-uns des principes de la Révolution, et qui formait la nuance la plus pâle du parti libéral. Le gouvernement de Juillet, auquel il se rallia dès la première heure, le compta constamment au nombre des ministériels les plus intraitables et les plus zélés, et lui donna l'ambassade de Saint-Petersbourg. Comme historien, M. de Barante a obtenu un des plus brillants succès de l'école historique moderne, par son *Histoire des ducs de Bourgogne*, qui lui ouvrit les portes de l'Académie. Appliquant à la lettre le précepte de Quintilien : *Scriptum ad narrandum, non ad probandum*, il extrait son récit des chroniques contemporaines, des documents originaux; il décrit, il narre, il ne discute ni ne conclut; il se songe pas à faire résulter telle opinion précise du tableau des événements et des mœurs, et se contente d'exposer les faits, laissant au

lecteur la liberté de ses appréciations. Ce système purement descriptif, et qui était une réaction contre l'école philosophique du dernier siècle, a eu de nombreux imitateurs, mais qui se sont souvent égarés sur les pas du maître. Lui-même en sentait les imperfections, et il ne l'a pas toujours rigoureusement appliqué, fort heureusement pour son œuvre; car il est certain que l'idéal d'une telle méthode serait l'absence de souffle moral et l'indifférence absolue. Le sujet de cette histoire était, au reste, heureusement choisi; elle offre tout l'intérêt d'un poème épique et abonde en peintures pittoresques, en épisodes dramatiques. Il faut ajouter qu'elle est basée sur une grande quantité de documents, qui, peu étudiés jusque-là, donnaient au récit tout l'attrait de l'inconnu : cent quarante-trois mémoires et chroniques imprimés, près de cent quatre-vingts manuscrits, ornés de vignettes, qui permettaient à l'historien de se pénétrer des usages et des mœurs du temps, tels furent les matériaux de ce beau et solide travail, qui plaça son auteur au rang des historiens les plus éminents, au-dessous cependant des Sismondi, des Guizot et des Augustin Thierry. M. de Barante a encore publié un assez grand nombre d'opuscules politiques, un *Tableau de la littérature française au XVIII^e siècle* (1808), ouvrage inférieur à celui de Chénier, très-légèrement écrit, et conçu dans cet esprit de réaction politique et religieuse mis en vogue par Chateaubriand; des articles dans la *Biographie universelle* de Michaud, des notices, quelques traductions et divers autres écrits. C'est aussi lui qui a rédigé les *Mémoires de Mme de La Rochejacquelein*, sur les notes de cette dame. La révolution de Février rejeta définitivement dans le camp du passé l'ingénieur et brillant historien des ducs de Bourgogne, qui appartenait d'ailleurs à une génération dont le libéralisme aristocratique n'était pas sans analogie avec le torisme anglais. Sa répugnance pour la démocratie se manifesta dans divers écrits politiques, surtout dans son *Histoire de la Convention nationale* (1851-1853), et dans celle du *Directoire* (1855), qui sont loin d'avoir ajouté à sa réputation. Chose remarquable, il se garda bien d'appliquer ici son fameux précepte : *Ecrire pour raconter, non pour prouver*. Ces morceaux, d'un médiocre intérêt d'ailleurs, sont, en effet, non de simples et calmes narrations, mais des thèses de contre-révolution, des plaidoyers de parti, empreints de la plus aigre partialité, et qui, en outre, fourmillent d'erreurs et passeraient pour de fort plates compilations, s'ils n'étaient pas signés d'un nom aussi respecté.

BARANYA, comitat des États autrichiens, royaume de Hongrie, province d'Édenbourg, 90 kil. de long sur 65 kil. de large; 267,000 h.; ch.-l. Tunkirchen. Ce comitat, qui comprend le territoire voisin du confluent de la Drave et du Danube, offre de vastes marécages le long de ces deux rivières; mais, dans les autres parties, il est très-fertile en céréales, lin, chanvre, tabac et vins.

BARANZANE ou **BARANZANO** (Jean-Antoine, surnommé *Redemptus*), savant piémontais, né à Serravalle en 1590, mort à Montargis en 1622. Il entra dans l'ordre des bernabites, qui le chargèrent, fort jeune, de professer la philosophie dans leur collège d'Annecy. Il protesta, l'un des premiers, contre la fausseté des systèmes qui dominaient dans les écoles sous le nom et l'autorité d'Aristote. Il se mit en rapport avec les savants les plus illustres de l'époque, et notamment avec Bacon. Envoyé en France pour y fonder des maisons de son ordre, il réussit à obtenir les autorisations nécessaires, et mourut à trente-trois ans, dans le couvent établi par ses soins à Montargis. Ses principaux ouvrages sont : *Uranoscopia*, *seu de calo*; *Novæ opinioniones physicae*; *Campus physicus*, etc.

BARAQUE s. f. (ba-ra-ke — bas. lat. *baraca*, même sens). Hutte ou logement provisoire, établi dans un camp pour abriter les soldats : *En rentrant dans nos baraques, nous désirions tous une bataille*. (Étienne.)

— Par anal. Hutte qui sert d'abri aux pêcheurs. La construction en planches servant à abriter des ouvriers ou des outils : *Combien de temps encore nous faudra-t-il subir les échafaudages, les baraques et les échoppes?* (Vitet.) *Au milieu de la place de Strasbourg s'élève une BARAQUE en bois, d'où sortira, dit-on, un monument pour Kléber*. (V. Hugo.) « Abri ou boutique de planches, en plein vent : *Une BARAQUE de savetier. La BARAQUE d'un saltimbanque. Les BARAQUES de la foire. Sans la BARAQUE des marionnettes, j'étais probablement pris et pendu*. (G. Sand.) *Je restai deux heures dans la BARAQUE roulante de ce saltimbanque*. (P. Féval.)

— Par ext. Maison misérable, mal bâtie : *Quelle pitoyable BARAQUE! Heureusement le vent la démolira. Quand on approche, le prestige s'évanouit; les palais ne sont plus que des BARAQUES vermoulues*. (Th. Gaut.)

Maintenant, dans votre baraque,
Si la misère vous attaque,
Allez réclamer quelque appui...
Chacun vous tournera casaque;
Voilà les amis d'aujourd'hui.

BRAZIER.

— Fig. Demeure provisoire : *Le corps est la BARAQUE où notre existence est campée*. (J. Joubert.)

Par dénigr. Etablissement qui traite mal